

ont chacun eu une enfance pas très facile.

Marseille se situe « sous le soleil, exactement », d'après la BT. *Carnet de voyages* n°4, avril 1996.

Des animaux qui, à des titres divers, fascinent les hommes depuis des millénaires : le cheval, dans *Grand J*, n°40, mars 1996, le loup dans la BT n°1078, mai 1996 et les chauves-souris d'Europe dans la BT n°1076, mars 1996.

Autre histoire bien ancienne, celle de l'homme et du parfum : un sujet traité par la BT n°1077, avril 1996, qui nous plonge dans un univers d'odeurs et de sens, et dans l'imagination. Le parfum permet de séduire et témoigne de son temps.

On pourra compléter la lecture de *Livres jeunes aujourd'hui* avec le n°94, mars 1996 de *Blaireau*, où Claude Lapointe propose une histoire très animée qui se passe dans un jardin, « Et toi, qu'as-tu vu » ?

« Léon a deux maisons », un petit livre-bande-dessinée pour parler du divorce dans le n°420, mai 1996 d'*Astrapi*.

Pour mieux comprendre un grand conflit actuel, on peut se reporter au n°285 de la BT2 qui a réalisé un reportage sur les Kurdes en Turquie.

Vous trouverez les adresses des revues citées en fin de rubrique p.98

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

par **Caroline Rives**

Children's literature association quarterly nous propose dans son vol.20 n°3 d'automne 1995 un remarquable article de Maria Nikolaeva sur la façon dont les bouleversements politiques récents ont affecté la littérature enfantine en Russie. Maria Nikolaeva, présidente de l'I.R.S.C.L., est russe et enseigne à l'Université de Stockholm, ce qui lui permet de conjuguer une excellente connaissance du domaine et un regard distancié. Elle rappelle l'histoire des innovations esthétiques des années 20, le développement paradoxal d'une littérature de l'imaginaire après les années 30 dans un contexte dominé par le poids de l'idéologie officielle, la pauvreté de la production réaliste-socialiste, l'ignorance généralisée des tendances à l'œuvre dans les pays de l'Ouest, les particularités du système éditorial socialiste (énormes tirages, mais beaucoup de livres échappent au marché officiel). La censure exercée sur la littérature enfantine étant alors moins lourde que sur le reste des textes publiés, beaucoup d'écrivains de talent se sont tournés vers elle pour y exprimer des idées non-conformistes. La perestroïka a bouleversé la vie culturelle russe, et avec elle le monde du livre pour enfants. L'ouverture du marché au libéralisme sauvage, la montée vertigineuse du prix du papier, l'irruption de la littérature de masse occidentale ont rendu extrêmement difficile la production de livres de qualité à un prix raison-

nable. Le livre pour enfants est concurrencé par la vidéo, et par la propagande religieuse, d'autant plus attrayante qu'elle a longtemps été interdite. Le rejet radical des productions de la période socialiste amène à exhumer des séries poussieuses d'avant la Révolution. Maria Nikolaeva lance un cri d'alarme, qu'il est d'autant plus important d'entendre que son plaidoyer pessimiste est convaincant et nuancé.

Les temps sont durs partout. Dans *Books for keeps*, n°96 de janvier 1996, Julia Eccleshare montre que le Royaume-Uni n'est pas à l'abri de difficultés, certes moins graves, mais réelles. Les années 80 ont été un âge d'or pour la littérature enfantine anglaise, mais le succès économique a des effets pervers : on est passé d'une production étroite, exigeante, à un marché de masse qui cherche à séduire, en proposant des lectures faciles, en ayant recours à des effets technologiques. Julia Eccleshare estime que cet état de fait a des effets positifs en période d'expansion, en élargissant l'offre et en la rapprochant des enfants. Ce qui est inquiétant, c'est la chute du marché depuis 1994. Les bibliothèques et les écoles ont dû effectuer des coupes drastiques dans leurs budgets d'acquisition, la crise amène les ménages à restreindre leurs achats. On risque de voir les éditeurs se replier sur les best-sellers. On voit déjà dominer les rééditions de valeurs sûres au détriment d'une création que les petites maisons d'édition mises en danger dans un contexte de concentration économique auront du mal à assurer. Il faut espérer que les éditeurs survivants s'impliqueront de façon volontariste pour la défendre.

Si le monde du livre pour enfants n'est pas coupé de son environnement économique, il est aussi traversé par des débats politiques. Dans *Canadian children's literature*, n°78, 1995, Gavin White dénonce le racisme anti-français à l'œuvre dans les romans de l'auteur canadienne anglaise L.M. Montgomery. Est-ce pour cette raison qu'elle est peu connue chez nous ? Nous sommes plus habitués en France à combattre les tendances au racisme envers d'autres cultures dans notre propre société qu'à nous y trouver en butte nous-mêmes. Dans *Anne of Green Gables*, son livre le plus connu, les Canadiens français exercent des fonctions subalternes et sont décrits comme stupides et ingrats. Leur langue est un babillage incompréhensible que les enfants anglophones s'amuse à parodier. Ils n'ont pas de noms de famille et sont appelés par leur prénom ou par un sobriquet. Ces préjugés se retrouvent dans le *Journal* de L.M. Montgomery : l'influence du vote français dans l'évolution politique du Canada d'avant la Première Guerre mondiale lui apparaît comme dangereuse car rétrograde et à courtres vues (un peu comme l'image qu'on avait du vote des femmes en France avant la Libération). Gavin White montre que les préjugés de L.M. Montgomery sont ceux de son époque, et nous ouvre ainsi des pistes pour une lecture moins naïve des classiques.

Dans *The Lion and the unicorn*, 18, 1994, Caroline C. Hunt étudie la place du thème de la Seconde Guerre mondiale dans les livres pour enfants publiés aux États-Unis entre 1940 et 1990. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, les romans pour la jeunesse des années

40 l'évoquent rarement, sinon dans la production de masse. Les succès américains de l'époque, *L'Étalon noir*, *Mon amie Flicka* ou *Lassie chien fidèle*, décrivent un monde idyllique et régressif, alors que la littérature enfantine britannique fait une large place à l'expérience immédiate d'un quotidien bouleversé par la guerre. À côté d'une littérature légitimée qui entend protéger les enfants d'une réalité dérangeante, la littérature de grande diffusion aborde régulièrement le conflit en cours, mais comme contexte où développer des récits d'aventure. Il faudra attendre les années 60 pour que la situation change de façon significative : on voit alors apparaître des récits rétrospectifs ou explicatifs. La guerre sert aujourd'hui de cadre métaphorique à des romans qui traitent de conflits intérieurs, comme *L'Été de mon soldat allemand*.

Dans *Children's literature association quarterly*, vol.20 n°3 d'automne 1995, on peut lire un article de Judith Plotz sur le livre écrit pour son fils par Salman Rushdie, *Haroun et la mer des histoires*. Salman Rushdie a toujours conçu le roman comme un outil d'intervention politique. La fatwa qui a été lancée contre lui l'a enfermé dans une situation infantilisante qui a atteint jusqu'à sa possibilité de s'exprimer librement. Dans *Haroun et la mer des histoires*, Salman Rushdie s'identifie à une autre narratrice en danger, Schéhérazade. Comme elle, il dépend pour sa sécurité de sa capacité à retenir l'attention par la magie de sa voix : « *Haroun et la mer des histoires* privilégie à l'évidence l'esthétique enfantine du jeu, de l'imaginaire, de la rapidité, du changement, de la

variété et de la fantaisie, contre l'esthétique (littéralement) ennuyeuse du contrôle et de l'immobilité prônée par Khattam-Shud ». Au totalitarisme unifiant s'oppose la richesse des métissages, le mélange interculturel des histoires. « Rushdie est un postmoderne positif ». C'est aussi un Romantique, héritier de Shelley et de William Blake dans la mesure où l'art est pour lui un mode de rédemption sociale. La vivacité de l'écriture permet, d'après Judith Plotz, de faire passer à un jeune public, ce message politique complexe.

Dans la *Newsletter on intellectual freedom*, vol. XLIV, n°5 de septembre 1995, Sasha Alyson, l'éditeur de deux livres régulièrement censurés aux États-Unis, *Daddy's roommate* et *Heather has two mummies*, défend sa politique éditoriale devant un parterre de bibliothécaires. Sasha Alyson a dû attendre d'avoir 19 ans pour lire un roman dont l'un des personnages était homosexuel. Ses discussions avec des libraires l'ont amené à penser qu'il y avait une demande émanant de couples d'homosexuels élevant ensemble des enfants pour des livres mettant en scène cette situation, et ce qui est encore bien plus important, ses contacts avec des enseignants sensibilisés au problème l'ont confronté à la solitude des adolescents qui ne peuvent pas parler de leur identité sexuelle avec leur entourage. Les campagnes contre ses livres ont été si violentes, que Sasha Alyson a fini par remplacer gratuitement les exemplaires volés dans les bibliothèques. Il attire l'attention de son public sur le danger de n'évaluer les livres que sur des critères esthétiques : les petites maisons d'édition militantes

comme la sienne n'ont pas les moyens d'entrer en compétition avec les grands groupes sur ce terrain, et pourtant ce sont elles qui prennent des risques en abordant des sujets difficiles. Le débat fait apparaître que rien n'est simple en Amérique, quand Sasha Alyson est accusé par l'un des participants de donner une image stéréotypée des homosexuels dans *Daddy's roommate*, parce que l'un des parents a un tee-shirt qui fait la promotion d'un spectacle de théâtre ! La vie d'éditeur marginal n'est pas un jardin de roses.

Dans le *Journal of youth services in libraries*, vol.9, n°1, automne 1995, W. Bernard Lukenbill décrit la façon dont l'information sur le sida est proposée aux adolescents dans les bibliothèques américaines. L'évolution de l'épidémie dans le milieu des jeunes est préoccupante : les maladies sexuellement transmissibles s'y répandent, et les relations sexuelles à partenaires multiples y sont de plus en plus précoces. Des campagnes d'information gouvernementales, bien que plus timides que dans d'autres pays, ont été lancées. Les bibliothèques ont un rôle important à jouer : l'information exacte et à jour passe plus par les périodiques ou différents types de littérature grise que par les livres. Le rôle du bibliothécaire est d'identifier, et de rendre accessibles des documents souvent mal diffusés, en portant une attention particulière à tous les aspects de leur lisibilité. Il ne suffit pas d'attendre des demandes explicites, parfois difficiles à exprimer, pour proposer du matériel d'information. Celui-ci doit aller largement au-delà des aspects purement sanitaires ; si le bibliothécaire n'a pas à dépasser ses missions propres en se substituant aux organismes spéciali-

sés pour, par exemple, fournir des préservatifs ou des seringues, il doit orienter ses utilisateurs vers les interlocuteurs compétents. W. Bernard Lukenbill cite diverses expériences menées dans les bibliothèques américaines, en particulier en matière de formation continue des bibliothécaires. Toutes ces recommandations, qui rejoignent nos préoccupations françaises, s'appuient sur des théories de psychologie comportementaliste qui sont peut-être moins en vogue chez nous, mais n'en restent pas moins intéressantes.

Les problèmes de l'adolescence sont abordés, d'une façon moins tragique, dans un article de Patrick Jones, dans *American libraries*, vol.26, n°10 de novembre 1995, intitulé : « Young and restless in the library ». Le bruit est plus mal toléré dans les bibliothèques quand il vient de lecteurs jeunes, dit Patrick Jones, alors que les bibliothèques représentent pour eux des espaces attirants. Pour aller au-delà des stéréotypes, les bibliothécaires doivent apprendre à mieux comprendre les besoins et les comportements particuliers de l'adolescence. Ils doivent prendre conscience du racisme inconscient de certaines de leurs attitudes : quand les bibliothécaires interdisent à des adolescents de se grouper à plusieurs autour des mêmes tables, se rendent-ils compte de l'effet qui serait produit s'ils prétendaient appliquer ces contraintes à des lecteurs noirs ? Quand les comportements des jeunes sont effectivement gênants, l'intervention des bibliothécaires doit être claire, cohérente et systématique, même si les attitudes de provocation sont fréquentes, et ils doivent toujours se souvenir qu'ils ont été eux-mêmes

adolescents. « Attendez-vous à être traités de noms d'oiseaux, à ce qu'on souligne vos imperfections physiques, à ce qu'on se moque de vos choix vestimentaires, et à ce que tout ce qui concerne votre personne soit mis en cause. Rendez-vous compte que ça n'a rien à voir avec vous personnellement ». Un avis judicieux, certes, mais pas toujours évident à suivre !

Books for keeps n°97 de mars 1996 s'essaye aussi aux conseils judicieux, à travers un article de Liz Fincham qui montre comment tirer le meilleur parti de la visite d'un écrivain dans une classe. Liz Fincham suggère des idées de bon sens comme le fait qu'il est bon de s'organiser à l'avance, propose des informations pratiques (la liste des organismes qui peuvent aider à financer ces visites), et reste toujours ouverte et pragmatique, en montrant que chaque auteur et chaque visite sont uniques et ne sauraient être stéréotypés. Le contrepoint hilarant de cette approche sérieuse et utile est donné par un texte de Anne Fine, imitation hyperréaliste du discours d'une bibliothécaire intarisable, au travers duquel on devine le modèle idéal de la rencontre catastrophiquement ratée.

Le même numéro propose un article de Philippa Milnes-Smith qui répond avec humour et sensibilité à dix questions fondamentales sur l'utilité de la poésie pour enfants. Mis en valeur par des interventions d'écrivains et des lectures, les livres de poésie pour enfants rencontrent un succès inattendu en Grande-Bretagne. Cette nouvelle poésie, humoristique, en prise avec la vie quotidienne et le langage des enfants, heurte certains adultes qui ont gardé du genre une idée plus com-

passée. Mais rien n'interdit de proposer aux enfants des approches diverses, et Philippa Milnes-Smith chante les louanges des anthologies de poésie, livres inusables aux multiples niveaux de lecture, qui peuvent nous accompagner à travers les années. L'article est illustré de quelques exemples de poèmes percutants dont on aimerait avoir des équivalents ici.

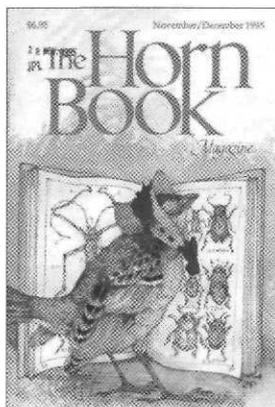
Il arrive que les auteurs français réussissent à traverser les frontières bien gardées de l'édition anglo-saxonne. Claire-Lise Malarte-Feldman consacre un long article à la Comtesse de Ségur dans *Children's literature association quarterly*, vol.20, n°3, automne 1995, où l'on apprend que la Comtesse est fort peu connue aux États-Unis : la dernière traduction en anglais (*L'Auberge de l'ange gardien*) date de 1976 et l'on peut se douter qu'elle s'adresse plus aux chercheurs qu'aux enfants dans la mesure où elle est publiée aux Presses de l'Université de Philadelphie. Claire-Lise Malarte-Feldman analyse les raisons du succès que connaît encore aujourd'hui la Comtesse auprès des jeunes lecteurs, et de l'intérêt que lui portent les critiques adultes. La Comtesse sait parler de façon sensuelle de la vie quotidienne : la nourriture, les vêtements, les châtements corporels donnent lieu à des descriptions si passionnées et si passionnantes qu'elles en deviennent intemporelles. Les lecteurs adultes contemporains y trouvent un tableau très éclairant d'une société en pleine évolution, où l'image de la famille et de l'éducation est perturbée par les transformations économiques et sociales, où l'ascension de la bourgeoisie bouleverse un monde aristocra-

tique où choses et gens seraient bien rangés. La fiction naît alors non plus de dysfonctionnements individuels dans le roman familial, mais comme chez d'autres romanciers du XIX^e siècle, d'un monde en mouvement.

On trouve dans *Booklist* de janvier 1996, sous la plume de Michael Cart un éloge de Daniel Pennac dont *Comme un roman* a été traduit en anglais sous le titre de *Better than life*. Comme beaucoup de lecteurs français avant lui, Michael Cart apprécie les analyses de Daniel Pennac et les questions qu'il pose, dans un contexte où des deux côtés de l'Atlantique, les éducateurs et les bibliothécaires s'interrogent sur la montée de l'illettrisme, l'efficacité des méthodes d'apprentissage de la lecture, l'engouement pour les nouveaux médias. Il est particulièrement sensible aux développements de Pennac sur l'importance de la lecture à haute voix et la fonction essentielle de la narration dans la construction de soi.

Le même Michael Cart, qui tient dans *Booklist* une chronique régulière, évoque dans le numéro de décembre 1995 la nouvelle campagne publicitaire lancée sur les télévisions américaines pour promouvoir *Le Petit homme de fromage*, de Lane et Scieszka auprès d'un public qui n'est pas restreint aux enfants. C'est révélateur d'une tendance éditoriale, qui vise à publier des livres susceptibles d'établir des passerelles entre les générations. Est-ce parce que les audaces graphiques sont mieux accueillies dans l'édition enfantine ? Des artistes comme William Wegman choisissent de s'y exprimer, ainsi que beaucoup d'illustrateurs qui viennent du monde du design et de la publicité.

Lane et Scieszka restent cependant exceptionnels dans la mesure où, au-delà du graphisme, ils s'intéressent au contenu du livre dans son ensemble.



Horn book, nov. déc. 95

John Burningham parle de son travail dans le *Horn Book* de novembre-décembre 1995. Le processus de création lui prend beaucoup de temps. L'idée d'un livre doit mûrir longuement pour que le déroulement narratif se fixe, et le travail sur l'identité visuelle des personnages est très approfondi. Son expérience ne lui permet pas d'échapper à l'angoisse de la page blanche : le métier d'auteur-illustrateur est extrêmement solitaire. Le travail du coloriste procède par essais et erreurs. Il émet poliment quelques réticences sur la standardisation des catégories esthétiques entraînée par les procédés de reproduction moderne, s'émerveille de la capacité insoupçonnée des enfants à être sensibles à de micro-détails, et avoue ne pas s'intéresser beaucoup au travail de ses collègues.



Rencontre
avec Philippe Dupasquier
in *Books for keeps*,
n°96, janvier 1996

Dans *Books for keeps* n°96 de janvier 1996, Chris Powling rencontre Philippe Dupasquier. « Mes livres ne sont pas des livres pour enfants », dit Philippe Dupasquier. Né à Dijon, petit-fils d'un peintre impressionniste, il a été influencé dès son plus jeune âge par Hergé, Uderzo et Franquin. Il a été l'élève de Jean Claverie à Lyon, puis s'est rendu compte que son travail intéressait les éditeurs anglais. L'aide de Klaus Flugge, de Andersen Press, lui a permis de connaître rapidement le succès avec *Le Maxi-désastre des mini-souris vertes*, réalisé en collaboration avec Martin Waddell. Le reste de son travail a suivi sans faux pas. Philippe Dupasquier est un grand professionnel, très fiable, très consciencieux et très modeste. Il est actuellement à un tournant de son œuvre, jusque là inspirée de l'ob-

servation de ses propres enfants qui grandissent inéluctablement. De nouvelles possibilités d'innovation s'ouvrent à lui dans les thèmes et dans les techniques, qu'il entend bien mettre à profit.

Dans *Books for keeps* n°95 de novembre 1995, Brian Wildsmith dialogue avec lui-même au sujet des livres animés. Il explique en détail la complexité de leur fabrication : sa dernière production, *The Creation*, inclut 175 points de colle, qui doivent être mis en place sur chaque exemplaire ! Les pops-ups sont fascinants, car ils se situent à la frontière entre peinture et sculpture. Les contraintes techniques peuvent être mises à profit pour travailler des représentations ambitieuses : les effets du pop-up créent une ambiance magique propice à l'évocation d'événements mythiques tels que celui qui fait l'objet du livre. Le hasard a aussi sa part dans la conception du livre : Brian Wildsmith a été mordu par une vipère au moment où il devait dessiner le serpent tentateur. Il s'est vengé en se refusant à le dessiner.

Un extraordinaire texte, enfin dans *Marvels and tales*, vol.IX, n°2, de décembre 1995. Lucien Miller nous entretient de l'hospitalité et du cannibalisme dans les contes racontés le long de la Route de la Soie, entre Chine et Népal, entre Inde et Birmanie. Dans ce traditionnel lieu de passage, théâtre de guerres ancestrales, le thème de l'altérité s'impose avec une force toute particulière. Le repas des légendes est le moment privilégié de l'observation de l'autre, et son partage peut devenir « un délice revigorant, un fardeau pesant ou une figure de

l'épouvante, selon que le convive est un futur parent par alliance, un invité étranger ou un ennemi ». Lucien Miller montre comment le thème du cannibalisme est envisagé différemment dans différentes cultures : les Papous de Nouvelle-Guinée, les Grecs anciens avec l'histoire de Polyphème, nos quasi-contemporains occidentaux dans les contes des frères Grimm, jouent de l'idée de la dévoration de la chair humaine en l'habillant d'une infinité de manières. L'originalité du traitement dans la région étudiée par Lucien Miller est le lien qui est établi avec la situation de l'hospitalité. Il cite toute une série d'histoires pour mettre en valeur la complexité des significations du thème. *Manger l'autre peut correspondre* à la tentation des relations sexuelles avec une étrangère, à une tentative infructueuse d'échapper à la condition mortelle de l'homme, ou à un piège tendu à l'hôte malvenu. Toutes sont à la fois cruelles, puissantes, mystérieuses et poétiques, mais la plus intéressante est celle qu'il livre en entier et analyse en profondeur dans la deuxième partie de l'article. Il s'agit d'une fable racontée par le peuple Bai, qui entretient des relations conflictuelles avec ses voisins tibétains. La morale de l'histoire est tirée par le conteur qui ironise sur le peu de foi qu'ont les invités Bai dans leur ami tibétain, puisqu'ils sont prêts à croire que leur hôte ose leur servir à dîner un bébé Bai bouilli, alors qu'il leur sert un élixir de longue vie. Il est impossible de rendre compte en quelques lignes de la richesse et de la subtilité de cet article, dont l'auteur jette un œil érudit et raffiné sur les éléments fondamentaux du partage des cultures.